

1.

HENRI

*Paris, place de la Révolution,
3 novembre 1793*

La charrette des condamnés approche. Inutile de relever le nez du panier en osier que je m'applique à placer devant la guillotine, l'agitation de la foule ne laisse planer aucun doute. Le ciel menaçant ne les a pas empêchés de venir nombreux. Je me hâte d'arranger la demi-lune en bois sur laquelle s'appuieront bientôt les cous des malheureux. Elle est imprégnée de sang, j'en ai les paumes écarlates. La puanteur qui émane de la place rouge devrait me laisser indifférent, depuis le temps. Pourtant, impossible de m'y habituer. L'odeur du sang mêlée à celle de la sueur des centaines de Parisiens amassés autour de l'échafaud me prend à la gorge. Comme chaque jour depuis des semaines, tous se pressent au premier rang pour assister au spectacle.

— Deux sous pour une bonne place assise ! Deux sous ! s'égosille celui qu'on surnomme la Perche.

Il secoue son bonnet rouge de patriote pour attirer le client, la main sur le dossier d'une vieille chaise en bois placée en bas de l'échafaud. Le bras en l'air, il me semble encore plus grand qu'à l'accoutumée. Prêt à tout pour gagner quatre sous, celui-là ! Ça se bouscule autour de lui, il n'est pas le seul à profiter des exécutions pour se remplir les poches. Ils veulent voir la mort de près ? Qu'ils prennent ma place, je la leur cède volontiers ! Je donnerais n'importe quoi pour échapper au destin funeste qui me lie à cette maudite machine. La bascule à Charlot, comme on la nomme. S'ils savaient à quel point mon père déteste sa fonction d'exécuteur public... Tout comme moi. À dix-sept ans, je ne suis déjà plus que ça : le futur bourreau de Paris.

D'un revers de main, j'essuie mon front. Des perles de sueur piquent mes yeux et les mèches mi-longues de mes cheveux me collent aux joues ; le ruban qui les retient s'est desserré. Pourvu que je n'aie pas à actionner le levier cet après-midi, j'ai entendu dire que des femmes vont y passer. Des révolutionnaires, dont une certaine Olympe de Gouges. Il paraît qu'elle a offensé Robespierre, c'est le vieux Pierrot qui en parlait l'autre jour. Il a même précisé que « c'est pas l'affaire des bonnes femmes de se mêler de politique, elles feraient mieux de s'occuper de leurs marmots ». Tout ça m'importe peu, au fond. Pourtant, ma main tremble toujours plus quand il s'agit de guillotiner une femme.

Les huées de la foule s'amplifient tout à coup : la charrette vient de s'immobiliser à quelques pas de l'échafaud. Je jette un regard en biais sur la redingote sombre de mon père en

priant pour qu'il ne me désigne pas. Ses yeux glissent dans ma direction, je retiens mon souffle. D'un coup de menton, il fait signe au vieux Pierrot de se placer au levier avant de se tourner vers la première condamnée qu'on lui amène. Je ne peux retenir un profond soupir de soulagement.

— Citoyenne Olympe de Gouges, annonce mon père de sa voix froide, le nez sur son carnet.

Sans un regard de plus pour la révolutionnaire, il biffe son nom, prêt à accueillir la suivante. Dans sa chemise blanc cassé, ladite Olympe de Gouges se tient droite, malgré les liens qui entravent ses poignets. La tête haute, elle se laisse attacher à la planche. Au moment où les deux assistants que mon père a recrutés la semaine dernière la basculent en avant, son regard croise le mien. Un violent frisson traverse mon échine. Paralysé devant le courage de cette femme, je reste les bras ballants, au lieu de rabattre sur sa nuque le châssis en bois.

— Qu'est-ce que t'attend, gamin ? me lance Pierrot avant de cracher à ses pieds.

Les mains moites, j'ajuste la demi-lune en évitant le contact avec les cheveux fraîchement coupés à ras, puis fais trois pas sur le côté. Digne jusqu'au bout, la révolutionnaire ne cille pas. C'est moi qui sursaute au son mat de la lame qui s'abat, aussitôt suivi d'une clameur barbare. Alors qu'on retire le corps sans vie de la planche, je me penche au-dessus du panier pour le vider.

— Hé, toi !

Qui m'appelle ? Encore sonné, je me retourne.

— Oui, toi ! m'interpelle un homme vêtu d'un manteau noir.

En équilibre sur l'une des chaises de la Perche, il se tient au plancher de l'échafaud. Un chapeau à larges bords m'empêche de distinguer correctement son visage et sa voix m'est inconnue. Crispé sur l'osier, je me contente de froncer les sourcils.

La main tendue dans ma direction, il me lance :

— La tête, vite !

— Quoi ?

— Donne-moi la tête !

Qu'est-ce qu'il raconte ? Comme à chaque fois que le doute m'envahit, je me tourne vers mon père. À mon grand étonnement, il est figé, rivé sur l'homme en noir qui réclame la tête d'Olympe de Gouges. Ses lèvres pincées trahissent un malaise inhabituel. Au bout d'une éternité, mon père me somme d'un simple geste d'accéder à la demande délirante de l'inconnu. Pourquoi ? Je frotte mon nez du dos de la main avant de la plonger dans le panier. Peu importe pourquoi, il me faut obéir. Je saisis la tête avec une précaution inutile. À peine l'ai-je glissée entre les paumes de l'inconnu qu'il l'enferme dans une sorte de boîte ronde en métal et s'éloigne rapidement en boitant. Il semble avoir une jambe plus courte que l'autre.

Tandis qu'on attache sans tarder une deuxième femme à la planche, je cherche le regard de mon père. M'expliquera-t-il ce qui vient de se passer ? De nouveau impassible, il est concentré sur la liste des condamnés.

Une boule se coince dans ma gorge au moment où un terrible soupçon s'imisce en moi. Mon père serait-il impliqué dans un trafic de cadavres ?

*Rue Neuve-Saint-Jean,
6 mois plus tard*

Les tulipes seront bientôt en fleur. Les derniers rayons du soleil caressent les feuilles fragiles mais ne me réchauffent pas. Pris d'un frisson, je remonte le col de mon manteau. Tout en arpentant la cour de long en large, je fixe des yeux les tiges bourgeonnantes pour me détourner de la peur qui tord mes boyaux depuis une bonne heure. À l'instant où l'homme en noir a franchi la grille de notre demeure, j'ai cru défaillir. Le même chapeau et un foulard remonté sur son nez m'ont une fois encore empêché de distinguer son visage. Mais malgré sa démarche bancale, il m'a paru habité d'une détermination à vous ficher la chair de poule.

Que veut-il à mon père ? Celui-ci m'a prié de les laisser seuls avec un empressement tel que je suis sorti sans poser la moindre question. Leur entretien concerne-t-il l'étrange requête du boiteux lors de l'exécution d'Olympe de Gouges ?

Le souvenir de cette journée ne m'a pas lâché durant des semaines. Impossible d'oublier le regard de la révolutionnaire juste avant que la lame s'abatte sur son cou. Pourtant, les condamnations n'ont pas ralenti, bien au contraire, au point que la foule ne se déplace plus. On guillotine tous ces malheureux dans l'indifférence générale. Je ne m'y fais pas...

Soudain, la lourde porte d'entrée, en bois massif, s'ouvre. À quelques pas de là, je retiens mon souffle. L'inconnu en sort et s'éloigne aussi vite qu'il est arrivé, en clopinant. Ses souliers crissent à peine sur les graviers. Sans un coup d'œil en arrière, il passe la grille qui donne sur la rue et disparaît.

Je me précipite dans le vestibule et manque de percuter mon père. Le visage fermé, il me contourne pour fermer lui-même la porte. Je suis surpris de ne pas voir Lison, il a dû la congédier quelques heures afin de discuter tranquillement avec l'homme en noir. Je me racle la gorge.

— Qui était-ce, père ?

La main crispée sur la poignée, il semble chercher ses mots.

— Un individu dont il vaut mieux se tenir éloigné, dit-il dans un souffle. Deux citoyens importants vont être exécutés demain, ajoute-t-il après un temps d'arrêt.

— Qui ?

— Peu importe. Des traîtres.

Mon père finit par se détacher de la porte et se retourner. Ses traits tirés reflètent une profonde lassitude que je n'avais pas remarquée jusqu'alors. Mais une lueur dans ses yeux et sa mâchoire crispée laissent entrevoir autre chose, comme une colère sourde au moment où il déclare, le menton dressé :

— Tu donneras leurs têtes à l'individu que tu viens de croiser.

— Pourquoi ?

La question m'a échappée. Aussitôt, je passe une main sur ma nuque, m'attendant à être réprimandé pour mon audace. À mon grand étonnement, mon père laisse échapper un rire triste.

— Parce qu'il a payé, répond-il simplement.

Il s'avance et pose une main sur mon épaule. Le contact avec sa paume calleuse m'arrache un léger sursaut. Les instants de complicité avec lui sont si rares ! Surtout depuis la mort accidentelle de mon frère, il y a huit mois. Il n'a plus été le même, depuis. Les battements de mon cœur s'accélérent, le feu me monte aux joues.

— Tu sais, fils, dit-il d'une voix posée, un jour tu prendras ma place. Il te faudra alors accepter certains contrats parfois étranges. Mais sache une chose : tu seras toujours respecté et craint. Souviens-t'en, achève-t-il avant de rejoindre l'anti-chambre au fond de la pièce.

Seul au milieu du vestibule, je reste immobile, les bras ballants. La chaleur de la paume de mon père persiste sur mon épaule. J'aimerais qu'elle ne s'efface jamais.